

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **29 (1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On sonne, et cela me surprend. Je vis entre mes livres et mon piano, et reçois peu de visites. J'ouvre, et je me trouve devant une sorte de nabot timide, un gentil radis creux foutu comme l'as de pique; l'étrange visiteur me contemple avec de grands yeux, tout comme si j'étais Dieu le Père. Il me dit: «Ma mère est en face, au café, avec une amie. Elle m'envoie parce qu'elle n'ose pas monter... Elle voudrait bien vous présenter Jeannette (tel était le prénom de l'amie) qui fait du music-hall et se trouve en ce moment sans travail. Elle voudrait que vous la recommandiez... Comme on chante vos chansons à la radio, vous devez avoir des tas de relations!»

J'étais triste, j'étais seul, et dans ces cas-là, la visite la plus banale est une oasis dans le désert de l'ennui. Il y a des jours de cafard où l'on jouerait une valse de Chopin au facteur, où l'on réciterait du Verlaine à sa concierge!

«Va chercher ta mère et sa mélodieuse» dis-je à Roger, car vous l'avez deviné, c'est de lui qu'il s'agissait.

La suite? Ma foi, c'est presque l'histoire d'un viol. Je revois la mère de Roger assise dans un fauteuil, les tripes secouées par un grand rire vulgaire; la fille qui chantait des inepties et se trémoussait devant le piano; et, assis près de moi, sur le bord de mon lit (le piano se trouvait dans ma chambre) le jeune Roger que je tenais audacieusement par le cou et que je caressais comme on gratte un petit chat. Parfois, ma main énervée descendait le long de son échine, se glissait sous ses fesses, et, si agitées et déjà pleines de je ne sais combien d'apéros, les deux femmes qui étaient vis-à-vis de nous ne voyaient point mon manège...

Pendant que la fille peinte gueulait une rengaine connue, je murmurai à Roger: «Je suis seul, j'ai le cafard. Veux-tu déjeuner avec moi?» Il me jeta un regard brûlant, comme Carmen jette sa fleur à don José.

Et comme les femmes se levaient pour prendre congé, je fus tout étonné de l'entendre dire: «Moi je reste, je déjeune ici.»

L'histoire était cousue de fil blanc, et la mère complaisante eut un regard cousu de fil torve. Connaissant de longue date mon amour des garçons, son accord donné en souriant ressemblait à des accordailles, et la situation me semblait d'un burlesque assez pénible...

Ce fut ensuite le déjeuner rapide, un peu trop arrosé de Raphaël, de rhum dans la café, et plus rapide encore l'amour que l'on prend comme un barbiturique, l'amour que l'on arrache comme un coquelicot, sur le talus d'un lit même pas ouvert!

(A suivre)

Chronique des livres

Je commence cette chronique en vous demandant la permission d'ouvrir deux parenthèses. La première est pour vous parler d'un livre qui, selon certain, ne devrait pas trouver place en ces pages. En effet, il n'y est nullement question d'homosexualité, pas même de sexualité. Ni gigos, ni histoires de lit, ni aventure excitante! Vous voyez que je ne peux en parler qu'entre parenthèses.

Mais c'est un beau roman de tendresse humaine qui conte le pur et bouleversant amour fraternel entre deux enfants. Cela peut bien remplacer pour une fois les monotones descriptions de coucheries. Le titre de ce livre est: «La Citatrice»¹⁾ Son auteur, Bruce Lowery, est un jeune

Américain qui a choisi d'écrire cette première œuvre directement en français, — et en excellent français ! —. J'ignore quelle est la part d'autobiographie dans cette histoire, on peut penser qu'elle existe. En tous cas, il est difficile de ne pas être profondément touché par l'ardent et charmant attachement d'un petit Bubby de six ans pour son grand frère qui en a treize. En fermant le livre, après les dernières pages, si tristes mais nullement désespérantes, il me semblait que je ne pourrais plus avant longtemps lire un de ces quelconques romans à la mode où les audaces sont hélas ! si gratuites. Lisez « La cicatrice », si vous m'en croyez. Un bain de pureté, de temps en temps, ça fait du bien.

La deuxième parenthèse que je veux ouvrir est au sujet d'un roman beaucoup moins sérieux et que je ne peux vous signaler que comme une farce : « Le congrès d'Aix » de Solange Fasqueller ; ²⁾ il y a là un personnage d'homosexuel assez original. C'est un homme sérieux d'apparence, d'une quarantaine d'années, ayant une situation sociale. Il paraît, on nous le dit plusieurs fois au cours de l'histoire, qu'il aime, en général, les garçons. En général ! . . . car la particularité assez surprenante de ce Monsieur est qu'on le voit, dès les premières pages, tomber amoureux d'une petite fille de quatorze ans, la séduire et tenter de la violer. Le monsieur retournera vers les jolis garçons, ayant acquis en cette expérience un Grand Chagrin d'Amour . . . inattendu. Pour un homosexuel, c'est une conduite plutôt étrange. A qui se fier ? Je vous ai dit que ce devait être une farce, et je ne vous parle de ce livre, — à part cela, agréable à lire et sans importance, que pour vous mettre en garde contre un flacon qui devrait porter l'étiquette : « factice ». A moins . . . que Madame Fasquelle ait décidé que son personnage serait homosexuel sans bien connaître le sens du mot, comme elle l'aurait baptisé martiniquais ou daltonien !

J'arrive maintenant à un sujet plus sérieux et pouvant donner matière à une étude. Il s'agit encore d'un livre écrit par une femme, mais bien différent. Madame Françoise d'Eaubonne, traitant le sujet : « Verlaine et Rimbaud, ou la fausse évasion » ³⁾ a le mérite d'aborder de face un cas d'homosexualité célèbre et d'apporter une contribution nouvelle à un problème qui n'est pas seulement littéraire. Que les deux plus grands poètes français de la fin du siècle dernier aient été deux amants, aient vécu la plus tragique, la plus mouvementée, la plus pathétique des liaisons amoureuses, c'est déjà un événement admirable et unique, — il n'est de précédent que l'amour de Montaigne pour la Boétie, écrivain de moindre importance —. Le but de Madame Françoise d'Eaubonne est d'étudier l'influence de cet amour et des péripéties qui marquèrent son déroulement sur l'œuvre des deux poètes. Que Verlaine, plus féminin, ait été davantage influencé par cet amour, que son œuvre en ait été plus inspirée, c'est déjà un fait acquis Rimbaud le « voyant », l'inspiré, était l'être fort qui donnait et ne recevait pas.

Soulignons que Françoise d'Eaubonne, aussi sensée que cultivée, ne perd pas son temps à faire la fine bouche pour parler nettement des rapports sexuels entre ces deux hommes, avec toutes les images et conséquences que cela comporte (il est assez invraisemblable que des gens intelligents, tel François Porché il y a peu d'années encore, mettaient en doute l'existence de la sexualité en cette affaire. C'était d'une hypocrisie ridicule ; des documents authentiques et de valables études en ont heureu-

sement démontré la sottise !) Il n'est plus possible maintenant de nier l'évidence et même l'importance des contacts charnels dans ces relations entre deux poètes, qui n'avaient de rapport qu'après coup avec la poésie.

Il faut avouer que le cher Verlaine, le charmeur et le musicien, ne sort pas grandi de cette aventure. Il est difficile de trouver l'homme aussi sympathique que l'écrivain est admirable : fou, méchant, ivrogne, désaxé, et surtout d'une lâcheté qui le rend un peu méprisable. Il est d'autant plus étrange dans ces conditions, et c'est une des principales révélations du livre de Fr. d'Eaubonne, de constater que Rimbaud, lui qui passa longtemps pour le Mauvais Génie, l'Ange Maudit, éprouva au contraire un véritable amour pour Verlaine, l'aima avec son cœur autant qu'avec son corps, se montra longtemps dévoué, patient et tenta, vainement hélas ! de ramener l'équilibre dans l'esprit de son pauvre ami et dans leur liaison.

Françoise d'Eaubonne peut passer pour une spécialiste de la question. Elle avait déjà écrit une « Vie passionnée de Rimbaud » en 1957 et une « Vie passionnée de Verlaine » en 1960. Ce livre-ci a, entre autres, le mérite de ne jamais être ennuyeux ni pédant, quoiqu'il ne soit composé que de documents longuement et finement analysés, quoiqu'il ait l'apparence un peu technique d'une thèse. Il est à lire, certainement, par tous les admirateurs de Verlaine et de Rimbaud, et aussi par tous ceux qui, las de vulgaires petites romances, préfèrent lire une étude sérieuse sur le cas d'un amour qui, d'aucune façon, ne fut banal.

Décembre 1960 R.G.D.

1) Editions Corrèa, Paris, 1960.

2) Editions Julliard, Paris, 1960.

3) Editions Albin Michel, Paris, 1960.

Isola Club...

Nos amis bâlois ont bien de la chance. Depuis bientôt quatre ans, ils possèdent un lieu de rencontre de fort bon goût. Mais pour le lecteur qui n'a pas encore eu l'aubaine de le visiter, j'essaierai en quelques lignes, d'en faire la description qui ne sera qu'un pâle reflet de la réalité. Or donc, en plein cœur de la grande cité rhénane, se situe la Gerbergasse, une des plus commerçantes : parallèle à cette dernière, la Gerbergässlein Ici, tout change, l'on se croirait au moyen-âge. Point de trafic intense, une ruelle sans trottoir, à sens unique, permettant seulement aux livreurs de passer avec leurs véhicules. Rien ne laisse à supposer, aucune enseigne extérieure, seul le No 14 connu des membres du Cercle, indique le lieu qui fait la fierté de nos camarades.

Mais pénétrons, si vous le voulez bien, à l'intérieur. Ayant franchi la porte d'entrée de l'immeuble — une porte comme toutes les autres — d'emblée le visiteur est surpris par une douce lumière rose que diffuse l'enseigne au néon ISOLA, placée au-dessus d'une deuxième porte en chêne massif, sur laquelle est indiqué discrètement « Cercle littéraire et de musique ». Nous sommes maintenant dans le hall, qui sert en même temps de vestiaires. C'est ici qu'il faut montrer patte blanche. Un sécuritas imposant, dont l'uniforme nous fait penser à la police, vous demande votre carte de Membre; après un contrôle sévère et minutieux, ayant